

MATHIEUX (HIPPOLYTE)

Châlons (1855-1858).

Le 10 mai dernier, une nombreuse assistance douloureusement recueillie conduisait à sa dernière demeure l'un de nos Camarades des plus dévoués à notre Société, comme aussi l'un des plus aimés et plus justement estimés : Hippolyte Mathieux.

Si, comme le dit dans son discours notre ancien président et excellent Camarade Mesureur, notre Société est péniblement frappée par la perte cruelle qu'elle vient de faire dans l'un de ses plus ardents et assidus membres, que dirons-nous, nous ses Camarades de promotion qui l'avons accompagné dans la vie depuis bientôt quarante ans..., et qui avons été à même d'apprécier les excellentes qualités de l'ami qu'une mort brutale, innattendue, est venue enlever à leur amitié et à l'amour des siens ?

Tous ceux qui ont connu notre bon Camarade sont unanimes pour déplorer sa perte, car tous ont certainement eu occasion d'apprécier son aménité et l'égalité de son humeur dans les relations de chaque jour.

Mathieux (H.), que la presque unanimité des anciens élèves ayant habité Paris depuis trente ans

ont connu et apprécié, est né dans cette ville. Il fit ses études à Versailles et entra à Châlons, où il fit partie de la promotion 1855-1858.

Entré à l'École dans un rang moyen, mais doué d'une énergique volonté et travailleur acharné, Mathieux sortit des premiers de sa promotion, et cette récompense, on peut le dire, était bien due à notre vieil ami.

Issu d'une famille parisienne, comme il avait toutes ses relations dans Paris, il ne songea jamais à le quitter. Aussi, à sa sortie, il sollicita et obtint son admission dans les ateliers Cail; à cette époque, nous regardions tous comme une faveur d'obtenir d'être embauchés dans les ateliers Cail, ou Gouin, comme ouvriers monteurs et ajusteurs. Nous considérions alors le stage que nous y faisons comme la continuation, le complément pratique nécessaire à notre instruction théorique, et, de fait, cette introduction à la vie industrielle, on peut le dire à l'honneur des anciens élèves, qui exigeait, dis-je, une certaine énergie, n'a pas peu contribué à produire les excellents chefs d'atelier, chefs de bureaux d'étude, voire même des ingénieurs qui font le plus d'honneur à notre Société. Mathieux (H.), là comme à l'école, ne tarda pas à être apprécié de ses chefs, aimé de ses collègues; le travailleur se faisait jour, le Camarade dévoué était déjà estimé. Les emplois souhaités, bien que nombreux, n'étaient pas souvent disponibles pour ceux qui arrivaient aussi après une année ou deux de séjour dans l'une de ces excellentes écoles d'appli-

cation; nous les quittions placés souvent par elles. Mathieux, par ses relations de famille, fut engagé à entrer dans les ateliers de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, dans le but de monter sur les machines. A peine entré, ses capacités rapidement reconnues par ses chefs, il fut désigné au poste de chauffeur ou élève mécanicien, n'y resta que juste le minimum du temps voulu par les règlements et fut bientôt nommé mécanicien. Ceci se passait vers 1860 et, dès 1867, notre ami avait passé par tous les degrés de la hiérarchie du service auquel il appartenait et était déjà depuis longtemps mécanicien de 1^{re} classe, et souvent (preuve de la confiance qu'il avait su inspirer), il était choisi pour conduire les trains impériaux dans les voyages assez fréquents que l'empereur Napoléon III faisait lorsqu'il habitait le château de Saint-Cloud.

C'est alors que la Compagnie de l'Ouest fut chargée en 1867 pour la première fois du transport des voyageurs à l'Exposition entre la gare Saint-Lazare et le Champ-de-Mars. Mathieux fut naturellement choisi pour collaborer à l'organisation de ce service difficile et remplit pendant toute la durée de l'Exposition les fonctions de sous-chef de dépôt qu'il espérait conserver.

Certainement, si Mathieux était resté à la Compagnie de l'Ouest, il y serait arrivé aux postes les plus élevés, et notre Société eût compté un membre de plus dans l'état-major des chemins de fer; les événements en firent autrement, et voici comment.

L'Exposition terminée, le service provisoire que notre Camarade avait contribué à organiser, qu'il avait si bien dirigé n'étant plus utile, il fut prié de reprendre son ancienne place, ce qu'il fit sans récriminer ni se plaindre; avant tout, il voulait donner l'exemple de la soumission à ses chefs, car son caractère était fait tout de droiture et de probité. Mais il avait espéré un avancement définitif qu'il savait n'avoir pas démerité; il ne cacha pas son désappointement à sa famille, qui ne désirait pas du reste le voir rester attaché à une administration, et qui profita de son état d'esprit pour lui conseiller d'acheter l'établissement de serrurerie et constructions en fer qu'il dirigea jusqu'à la fin de sa vie; il s'y trouvait plus près des siens qui furent très heureux de le conserver au milieu d'eux, et c'est alors qu'il se maria. A cette époque aussi, il commença à suivre les travaux du Comité dont il fut nommé membre en 1872.

Depuis cette époque, il ne cessa jamais de s'occuper de l'administration de notre Société, car il ne sortit du Comité qu'en 1886, après avoir été élu vice-président pendant les trois dernières années. Nous espérions, nous, ses Camarades et ses amis, vaincre sa modestie et le persuader d'y rentrer pour poser sa candidature à la présidence; c'eût été la juste récompense d'un dévouement qui ne s'est jamais démenti, même après sa sortie du Comité. Toujours dévoué aux œuvres utiles, lorsque nous eûmes le pensée d'organiser un bal annuel au pro-

fit d'une caisse spéciale de secours, Mathieux fut l'un des plus ardents promoteurs de cette idée, reconnaissant à juste titre que ces réunions cordiales et de bonne compagnie ne pouvaient manquer d'amener entre les Camarades des rapprochements éminemment favorables pour tous et cela, en alimentant un fonds de bienfaisance où l'on devait trouver de quoi soulager les infortunes imméritées.

Tout en se dévouant à notre Société, Mathieux ne manquait pas de s'occuper des autres œuvres d'utilité sociale. C'est ainsi qu'il accepta les fonctions de membre du conseil de la Chambre syndicale de la Serrurerie. Là, son esprit d'équité fut vite apprécié de ses confrères, ses collègues, qui ne tardèrent pas à lui offrir les fonctions de juge au Conseil des prud'hommes, qu'il était on ne peut plus apte à remplir. Sa connaissance profonde du métier, son jugement sûr et droit en firent le juge le plus équitable et le plus apprécié dans sa section, et il ne tarda pas à en être nommé président, fonction délicate qu'il remplit pendant plusieurs années à la satisfaction de tous, ouvriers et patrons. Que de temps il y consacra, il faut l'avoir vu à l'œuvre pour s'en rendre compte ! Il y donnait ses soins, sans compter ni son temps ni sa peine. La lettre suivante, que je ne puis résister au désir d'insérer dans cette notice, montrera en quelle estime notre ami était tenu par ses collègues. Voici cette lettre, qu'a bien voulu nous communiquer la veuve de notre ami.

« *A Madame Veuve Mathieux*

« MADAME,

» Au nom du Conseil de prud'hommes que j'ai l'honneur de présider, je viens en ce moment douloureux vous faire part des regrets que nous avons tous éprouvés en apprenant la catastrophe qui vous a frappée.

» Notre cher collègue, votre mari, Madame, était depuis longtemps membre et président du Conseil de prud'hommes pour la section des métaux, où son départ, lors du remaniement des Conseils en 1890, a été vivement ressenti par tous ses collègues. C'est qu'en effet ils appréciaient les qualités que possédait leur Président, et son impartialité, jointe à sa modestie et à son esprit de conciliation, lui avait assuré la sympathie des conseillers qu'il quittait pour entrer dans le Conseil du Bâtiment.

» Ai-je besoin de vous dire, Madame, que ce qui fut la source de regrets pour les uns fut pour nous, ses nouveaux collègues, une bonne fortune?

» A peine votre cher mari avait-il pris la place qu'il a si dignement occupée depuis, que déjà il s'y distinguait par les qualités que je signalais tout à l'heure; si parfois il trouvait dans nos discussions des adversaires d'un moment, il n'avait que des amis, et les relations agréables que nous avons avec Mathieux, la sympathie que nous possédions tous pour l'homme et pour son caractère, doivent vous faire comprendre, Madame, combien le vide que sa mort a

laissé parmi nous est profond et combien aussi son souvenir et son exemple y seront vivants.

» En l'accompagnant tous à la triste cérémonie, nous avons voulu prouver à sa famille éplorée la part que nous prenions à son immense douleur et à ses nombreux amis, le cas que nous faisons de l'amitié d'un honnête homme, d'un juge conciliant mais intègre.

» Je vous prie, Madame, d'agréer, au nom du Conseil du Bâtiment et du mien, pour vous et votre famille, l'expression bien sincère de nos regrets les plus vifs et le témoignage de toute notre sympathie. »

L'HOSTE,

Président du Conseil du Bâtiment.

Cette lettre si touchante, si profondément empreinte de l'estime de ses collègues du Conseil, dépeint dans toute sa vérité le caractère de l'ami que nous perdons.

Que ces sentiments si éloquemment exprimés soient un adoucissement aux chagrins de sa veuve et qu'ils montrent à l'ainé de ses enfants, à son fils notre jeune Camarade, la récompense qui attend sur cette terre l'homme de devoir joint à l'homme juste et bon.

Que les vertus du père, dont le souvenir est la sauvegarde du fils, soient aussi le but qu'il s'efforcera d'atteindre.

Au cimetière, notre ancien Président et Camarade Mesureur, toujours dévoué, a prononcé les

paroles suivantes, qu'il a dû improviser à la hâte, ayant été prévenu tardivement de l'absence de notre Président actuel, empêché d'assister à la cérémonie mortuaire. Voici ce discours :

DISCOURS DE M. MESUREUR

ANCIEN PRÉSIDENT

« Prévenu au dernier moment que le Président de notre Société ne pouvait assister à ces obsèques, j'ai la douloureuse mission de prendre la parole au nom de la Société des Anciens Élèves des Écoles nationales d'Arts et Métiers et au nom de ses Camarades de promotion, trop émus de cette mort foudroyante.

» Je me sens si troublé et si ému moi-même que je crains de ne pas dire assez tout ce que mérite l'ami que nous pleurons.

» Que vous dirais-je en présence de cette mort si inopinée qui nous enlève un de nos meilleurs Camarades?

» Faut-il chercher des paroles pour peindre notre vive douleur? Réussirai-je à en trouver?

» Nous sommes là tous, enfants, famille, ouvriers, Camarades et amis de cet homme dévoué, bon, généreux, et nous nous demandons si c'est bien à lui que nous sommes venus rendre les derniers devoirs.

» Est-il bien vrai que cet homme si gai il y a quatre jours au milieu de nous, dans une réunion de Camarades, nous ne le verrons plus! Que nous

n'entendrons plus cette voix sympathique et affectueuse! Est-il bien vrai, mon pauvre ami Mathieux, que nous ne serrerons plus cette main si loyale et si largement ouverte à l'amitié!

» Notre pensée se refuse à croire à cette effroyable réalité, et cependant la mort est là, devant nous, avec tout ce qu'elle a de troublant et de terrible, quand son doigt mystérieux foudroie ainsi un homme plein de vie et de jeunesse.

» Inclignons-nous avec espérance. Nos yeux sont faits pour pleurer; notre cœur pour souffrir, mais pour croire. Le fils compte retrouver son père! La mère ne consent pas à perdre à jamais son enfant.

» Les amis aiment à espérer se revoir!...

» Élève du Lycée de Versailles, Mathieux entra à l'École de Châlons en 1855. Il en sortit en 1858, dans les meilleurs rangs.

» Il entra à la Compagnie de l'Ouest, où il fut successivement mécanicien et chef de dépôt. Il résigna ses fonctions en 1869 pour devenir entrepreneur de serrurerie et charpentes en fer.

» Entré à la chambre syndicale de sa corporation en 1873, il devint membre du Conseil en 1878 et garda ses fonctions jusqu'à son dernier jour.

» Ses confrères, qui l'avaient apprécié, le forcèrent à accepter, en 1880, le mandat de Conseiller prud'homme, où ses Collègues durent vaincre sa modestie pour le forcer à accepter la présidence du Conseil en 1889.

» Mathieux était des nôtres par le cœur et par le

dévouement. Dès 1863, il fit partie de notre grande Société et fut longtemps membre du Comité et pendant trois ans un de nos vice-présidents.

» Mathieux était, vous le savez, le modèle de toutes les vertus jointes à une grande modestie. Quelle perte pour cette famille! Puissent les nombreuses marques de sympathie qui se produisent autour de cette tombe atténuer son immense douleur! A son fils échoit la lourde tâche de continuer l'œuvre de son père, de devenir le chef de cette famille qu'il aimait tant!

» Jeune Camarade, vous avez reçu, ainsi que votre père si regretté, dans nos Écoles d'Arts et Métiers, l'éducation virile qui fait les hommes; vous avez eu dans votre famille des exemples qui vous ont préparé à la dure épreuve que vous subissez. Vous serez, nous n'en doutons pas, à la hauteur de cette pénible et grande mission pour laquelle tout notre concours et nos plus vives sympathies vous sont acquises!

» Adieu, cher et bon ami! Adieu au nom de tous les Camarades. Nous garderons tous de toi un impérissable souvenir!»

Après ces paroles éloquentes auxquelles les sentiments de toute l'assistance répondaient si bien, il ne nous restait qu'à déplorer la perte que nous avions faite!

Puissent ces lignes, hommage d'une impérissable amitié, adoucir le chagrin d'une famille si éprouvée

et lui montrer la part que tous nous avons prise à sa douleur si légitime.

Pour nous ses amis de quarante ans, pour nous Anciens Élèves des Arts et Métiers, sa vie si bien remplie a toujours été un exemple. Si digne et si honorable, cette vie sera un enseignement pour les jeunes Camarades auxquels elle peut servir de modèle.

PEIGNOT ET COCHELIN

(1855-58).

L'Agent de la Société, Gérant,

PROSPER MARTIN.